

RESEARCH OUTPUTS / RÉSULTATS DE RECHERCHE

Âge et usages de l'informatique

Lobet-Maris, Claire

Published in:

Communications, revue de EHESS

Publication date:

2011

Document Version

le PDF de l'éditeur

[Link to publication](#)

Citation for pulished version (HARVARD):

Lobet-Maris, C 2011, 'Âge et usages de l'informatique', *Communications, revue de EHESS*, Numéro 88, p. 19-28.

General rights

Copyright and moral rights for the publications made accessible in the public portal are retained by the authors and/or other copyright owners and it is a condition of accessing publications that users recognise and abide by the legal requirements associated with these rights.

- Users may download and print one copy of any publication from the public portal for the purpose of private study or research.
- You may not further distribute the material or use it for any profit-making activity or commercial gain
- You may freely distribute the URL identifying the publication in the public portal ?

Take down policy

If you believe that this document breaches copyright please contact us providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

Claire Lobet-Maris

Âge et usages informatiques

Âge et usages : une rencontre improbable ?

La rencontre entre âge et usages n'a rien d'évident : l'un est de l'ordre collectif du déterminant social et biologique tandis que l'autre se réclame de l'ordre plus individualiste de l'autonomie de l'acteur s'appropriant la technologie.

L'âge a un statut bien malaisé en sociologie et a longtemps été tenu en dehors du champ du fait de son caractère surtout biologique. « L'*Homo sociologicus* se définit d'abord et avant tout par son appartenance sociale, l'âge n'étant qu'un élément marginal de l'identité sociale¹. »

Le problème qu'il pose plus particulièrement est que les divisions sociales se surimposent aux divisions d'âge, faisant de ce concept « une notion épistémologiquement douteuse et politiquement dangereuse² ». C'est cette double limite que dénonce P. Bourdieu dans sa célèbre formule : « La jeunesse n'est qu'un mot³. »

Par contre, ce qui intéresse le sociologue, c'est l'âge construit, sa structuration telle qu'elle se donne à voir dans les différentes catégorisations sociales et politiques de nos ordres sociaux, l'âge devenant alors un enjeu normatif de pouvoir et de classement. Parler de jeunes, d'adultes, de vieux, d'adolescents n'est pas neutre socialement et est en soi indicateur d'une certaine façon d'ordonner le social. Nous verrons par la suite que ces effets de classement sont également très présents en sociologie des usages informatiques, qui drainent une normativité implicite.

Venons-en au terme « usage ». La sociologie des usages a fait l'objet de nombreuses recensions⁴. Toutes visent à découvrir les lignes conceptuelles de ce champ particulier qui semble s'être forgé « dans une effervescence de bricolage intellectuel et d'artisanat conceptuel⁵ ». C'est l'impression que donnait ce paysage à la fin des années 1990, et qu'il donne encore aujourd'hui, comme si l'obsolescence et l'évanescence des pratiques observées

empêchaient que se fixent des repères conceptuels et méthodologiques. Trois temps d'analyse semblent toutefois avoir structuré ce champ : une sociologie de type diffusionniste, d'abord, où il s'agissait essentiellement d'analyser la propagation de certains objets technologiques auprès de couches sociodémographiques de la population sans réellement en questionner la signification et les pratiques sociales ; une sociologie des usages, ensuite, qui, de manière assez fonctionnaliste, analysait les écarts entre usages projetés de la technologie et usages vécus pour mettre en avant la liberté des acteurs à travers diverses logiques d'appropriation et de détournement ; enfin, une sociologie plus constructiviste, actuellement dominante, questionnant les pratiques sociales des acteurs pour comprendre le sens qu'ils donnent à ces technologies dans leurs constructions identitaires et leurs interactions sociales.

Dresser un paysage complet des travaux sociologiques approchant la rencontre entre âge et usages dépasse largement le projet de ce court article. Le regard que nous proposons va donc se faire plus sélectif, plus impressionniste aussi, et cherchera à tirer de certains travaux menés des souffles pouvant conduire vers de nouveaux territoires de recherche encore peu explorés⁶.

Dans un premier temps, nous interrogerons la cartographie de ces travaux dans ce qu'elle nous dit sur les déplacements de scènes quant aux populations observées. Ces déplacements sont en eux-mêmes parlants dans la mesure où ils inscrivent une lecture sociale évolutive des technologies mais aussi de la socialisation.

En nous appuyant sur certains travaux plus diffusionnistes, nous nous interrogerons dans un deuxième temps sur la fabrication sociale des âges de la vie et sur la normativité de ces catégorisations générationnelles. Nous en soulignerons la « violence sociale » à travers un questionnement sur la précarité numérique.

Dans un troisième temps, notre regard se portera sur les travaux plus constructivistes analysant les pratiques et les interactions qui se jouent dans ces nouveaux médias pour en comprendre le sens social. La plupart de ces travaux concernent les « jeunes » qui s'approprient les technologies comme autant de scènes d'expérimentation et de construction identitaire. De ces recherches se dégage une sociabilité numérique qui se tisse dans un « entre-soi » entre semblables et en dehors des adultes. Cette sociabilité cloisonnée et horizontale ouvre des interrogations sur la figure paradoxale de l'adulte dans cet univers mais aussi sur le durcissement de nouveaux fronts d'opposition et, partant, de replis identitaires.

Enfin, le quatrième temps proposera une relecture de ces travaux dans ce qu'ils nous disent sur notre modernité et sur les rapports générationnels. Trois questions seront évoquées : la première concerne le déclin du régime

domestique dans la socialisation des jeunes ; la deuxième vise à ouvrir la réflexion sur la normativité de certains univers numériques sur la socialisation et la fragmentation sociale ; enfin, la dernière concerne le temps social en tant que norme d'ajustement collectif dans sa recomposition et ses incidences sur les rapports entre générations.

***Le déplacement des scènes
et la disparition des « adultes ».***

En l'espace de quelques années, suivant en cela la diffusion des technologies dans la société, la scène d'analyse des usages semble s'être complètement déplacée, passant des milieux contraints, avec une dominance de la sociologie du travail et des organisations, aux milieux « non contraints ». Cette évolution s'est accompagnée d'un changement de cibles dans les populations observées. Si l'adulte actif constituait le principal angle de regard des premiers travaux, il semble avoir complètement disparu des recherches menées hors travail au profit d'un surinvestissement sur la jeunesse et, dans une moindre mesure, sur ceux que l'on qualifie de « seniors ». Sans doute faut-il mettre ce constat en lien avec un certain « paternalisme technologique », qui se manifeste dans la prise en charge de ces deux groupes d'âge dans une société marquée par l'individualisme et la peur sociale. On ne sait dès lors que peu de choses sur les pratiques sociales des adultes, ces derniers n'apparaissant qu'en filigrane, dans leurs rôles sociaux de parents, pour en étudier les régulations, ou de prédateurs, pour en souligner les dangers. Puisque le champ des usages technologiques a servi de tremplin pour re-faire connaissance avec la jeunesse⁷, il pourrait également servir pour explorer la sociologie de cet « entre deux âges », et ce, notamment en regard des thèses formulées sur la « liquidation de l'état adulte⁸ », liée à une vie qui ne cesse de s'allonger.

***Fabrication des âges
et normativité sociale.***

Les modes de catégorisation sociale constituent des objets d'analyse sociologiquement pertinents dans la mesure où ils sont, d'une part, des instruments de classement des individus et de leurs comportements, et, d'autre part, au fondement des modes de traitement politique de ces individus⁹. Si, à l'évidence, des différences individuelles existent tant au niveau de la diffusion que de l'appropriation des objets techniques, les approches diffusionnistes semblent avoir contribué à stigmatiser les catégories d'âge,

Claire Lobet-Maris

mettant en avant des différences plus collectives d'ordre générationnel. Ainsi parlera-t-on à propos des jeunes d'aujourd'hui de « génération digitale », présentée comme experte et fortement intégrée à la société de l'information, et les opposera-t-on à un troisième âge peu utilisateur de ces nouveaux médias. Les explications se font à la fois naturalistes et déterministes et mettent en avant des effets générationnels reposant sur l'idée que nous sommes tous marqués dès le plus jeune âge par un certain nombre d'événements qui détermineront les comportements de la cohorte¹⁰. Certains auteurs opposeront la *computer generation*, née entre 1975 et 1987, à l'*Internet generation*, née à partir de 1988, considérant ces deux outils comme le seul registre d'explication des différences d'usage qui se manifestent dans ces deux populations¹¹. Outre la violence de la normativité de ces classements « marqués au coin d'un certain "jeunisme" et se caractérisant par l'"exclusion constitutive" des personnes âgées¹² », outre, aussi, le déplacement politique des scènes de l'exclusion sociale que ces recherches soulignent, les limites et les dangers de telles démarches doivent pouvoir être interrogés. Tout d'abord, « ce courant de recherche mobilise les notions d'âge et de génération pour expliquer les différences observées, sans pour autant rendre explicites les mécanismes sociaux à l'œuvre derrière les régularités de génération ou d'âge constatées, [les pensant] comme des simples continuités déterminées mécaniquement par le passé¹³ ». Ensuite, ces approches ont souvent un effet de gommage sur d'autres divisions sociales qui fissurent ces constructions générationnelles. Ainsi, à propos de la génération digitale, des auteurs¹⁴ en dressent un portrait beaucoup plus fragmenté socialement.

Si l'on ne peut parler d'effets générationnels, il n'en demeure pas moins que de nouvelles formes de précarité qui traversent les âges semblent se dessiner autour de ces technologies, rendant plus violente encore cette normativité générationnelle. Une étude¹⁵ portant sur la fracture numérique au sein de la génération dite « digitale » montre bien que la technologie peut accentuer la fragilité des liens sociaux qui relient certains jeunes au monde, et ce, du simple fait qu'ils ne sont pas connectés ou n'ont pas les compétences nécessaires pour utiliser l'informatique. Se creuse encore alors cette ligne qui sépare « vies ordinaires et vies précaires¹⁶ ». La recherche gagnerait à donner à ces précaires « voix et visage » pour nous faire entendre ce qu'ils nous disent « de nous-mêmes, de la langue et du territoire social »¹⁷. Comme il conviendrait, dans une perspective plus éthique¹⁸, de questionner ces technologies sur les choix qui les façonnent et sur leurs implications normatives sur la fabrication des ordinaires et des précaires numériques.

Mondes vécus et « entre-soi » social.

Inspirées par la sociologie pragmatique, les études des usages visent à explorer de manière constructiviste le sens donné aux technologies à travers l'observation fine des pratiques sociales, des actions situées et des interactions ordinaires. Ces études visent aussi des groupes d'âge particuliers. Les jeunes et, plus spécifiquement encore, les adolescents (population assez fluctuante suivant les études) dominent largement ce champ. Dans un contexte de modernité liquide¹⁹ marqué par la fluidité des normes sociales et par la difficulté à se construire socialement, les jeunes investissent les nouveaux espaces médiatiques comme des scènes d'expérimentation et de construction identitaire, à un âge où l'identité est en formation²⁰. Ces pratiques se vivent sur un mode « connecté en permanence²¹ », où « le fait de rester en contact prime tout autant que le contenu des échanges²² ». Cette construction identitaire s'intègre et s'entretient dans un arrangement médiatique fluide et non segmenté où chaque média œuvre. En cela, les jeunes se distinguent des populations plus âgées, dont les logiques d'usage paraissent s'inscrire dans un paradigme d'utilité relationnelle de « maintien d'un nous²³ » et d'ouverture au monde²⁴ et dans des pratiques plus segmentées et plus assignées socialement des technologies²⁵.

La sociabilité numérique des jeunes semble se vivre sur le mode horizontal, en dehors des adultes, dans un « entre-soi²⁶ » favorisant la régulation par les « pairs ». Une telle observation mériterait d'être confirmée par des analyses sociométriques des réseaux de liens que tissent les jeunes sur la Toile, une sociologie déjà très pratiquée dans le monde anglo-saxon mais encore très absente de la scène francophone²⁷. Elle mériterait également d'être interrogée en regard de l'évolution de la sphère familiale mais aussi des figures paradoxales données sur Internet à l'adulte, à la fois protecteur et prédateur. Enfin, cette sociabilité horizontale, qui se construit en dehors des adultes, pose également la question de l'apparition de nouveaux fronts d'opposition renforçant encore les replis identitaires (de genre et sociaux) et de leurs effets normatifs en termes de « tyrannie de la majorité²⁸ » et de référents marchands.

Relation intergénérationnelle et modernité.

La micro-sociologie des usages des jeunes livre au plan analytique des informations d'une précision et d'une densité sans équivalents où se desinent en contrechamp, par inférence analytique, certains traits de notre modernité. Nous voudrions dès lors terminer ce questionnement sur âge et

usages par un retour réflexif sur ces études, qui, pour reprendre les termes de J. Dewey²⁹, doivent servir à « rafraîchir » les tâtonnements du collectif sur lui-même. Ce retour devrait aussi permettre de sortir d'une sociologie des mondes vécus pour prendre en compte leurs aspects plus politiques, très absents de la sociologie des usages³⁰. Nous épinglerons trois traits de cette modernité, posés sous forme de questions centrées sur les relations intergénérationnelles.

Le premier relève de l'individualisation de la société. Celle-ci se marque notamment par un « entre-soi » généralisé auquel nous convie l'observation des usages chez les jeunes. Cela rejoint certaines analyses³¹ sur les sociétés modernes soulignant le déclin des liens de parenté et le relâchement de l'organisation en âges en tant qu'armatures explicites des liens sociaux et de la socialisation des jeunes. La culture juvénile « existe depuis longtemps ; mais elle n'a jamais autant échappé au contrôle des adultes ni n'a été aussi organisée par l'univers marchand³² ». Dès lors, ce déclin du régime domestique³³ dans la socialisation des jeunes ne conduit-il pas à la montée en puissance des régimes de l'opinion et du monde marchand ? Dans cet « entre-soi » qui se joue dans des réseaux aux systèmes qu'on pourrait croire inspirés par la Bourse³⁴, chacun semble, en effet, devenir une marque, un produit dont la valeur se juge à sa popularité. Cette dernière est à la fois moteur et régulateur des liens qui se créent, et tout le dispositif technique converge vers ce *personal branding* à travers les « compteurs d'amis », les « opportunités de liens », les « murs » et autres « actualités »... « À l'ère de l'information, l'invisibilité équivaut à la mort... Dans une société de consommation, le fait de se changer en une marchandise désirable et désirée constitue l'essence même des contes de fées³⁵ ».

On peut s'interroger sur les effets de cette mise en scène du soi quotidien, et parfois très intime, sur la construction identitaire du jeune et sa socialisation.

Très liée à la question précédente, la deuxième porte sur la marchandisation des rapports sociaux et sur l'opacité des « pratiques boursières » qui se cachent derrière certains médias sociaux. En effet, derrière l'écran, se trament des « fabriques du social » qui, sur la base d'algorithmes complexes et de puissance de traitement exponentielle, mettent en corrélation de manière quasi aléatoire des traces anodines pour en sortir des régimes de signification et de normalisation sous la forme de profils qui classent et divisent les individus. Ce qui pose problème ici, ce sont bien l'opacité et le manque de lisibilité des « processus de fabrication » comme des fabricants. « Quand elles sont médiatisées par l'outil informatique, par ses processus de traitement automatisé des données et la standardisation cognitive qui les accompagne, les techniques de schématisation de la vie et de ses péripéties envahissent inévitablement l'espace de l'expérience indivi-

duelle. En repérant ou en élaborant des formes de vie, en suggérant des logiques d'action, de telles techniques usurpent les prérogatives des individus dans la construction même de leur monde et menacent leur autonomie et leur liberté³⁶. »

Se pose alors la question de l'impact de tels systèmes sur les processus de construction identitaire et de socialisation, dans la mesure où ils privent les individus à la fois du régime de signification qu'ils pourraient attribuer à leurs données et de toute possibilité de contester ces régimes³⁷. Enfin, on peut aussi interroger les effets de ce profilage sur la fragmentation sociale comme sur la fragmentation générationnelle : en effet, « l'autre à qui je ressemble » n'est pas choisi mais calculé, n'est pas autre mais moi-même factorisé. Ainsi convient-il de se demander dans quelle mesure le déplacement des signes de partage lié à ces systèmes entraîne « une redéfinition dans la manière de construire et d'interpréter la relation ou de désigner des liens forts/faibles³⁸ ».

Le troisième et dernier trait concerne le temps social. De l'ordre de l'immédiateté et du temps étiré, les pratiques des jeunes semblent témoigner de processus temporels inédits³⁹. Un certain vide dans la littérature atteste d'une difficulté à penser l'apparition d'une nouvelle temporalité des jeunes. Il est vrai que dépasser le constat de la « culture de l'immédiateté » ou du « non-temps » requiert des dispositifs méthodologiques de long terme. Néanmoins, les recherches tentent à montrer que cette « culture de l'immédiateté » ou du « non-temps » entre en confrontation avec le temps disciplinaire et linéaire du monde des adultes. Si le temps est, comme le soulignait E. Durkheim⁴⁰, une norme sociale qui régit les interactions, il importe de questionner les incidences de ces nouveaux repères temporels sur les rapports entre les générations mais aussi sur leurs significations pour la construction de la société.

*
* *

Dans toutes les recherches évoquées, les usages technologiques, dans leur dévoilement sociologique souvent très minutieux, apparaissent comme autant de livres ouverts sur la compréhension des différents âges de la vie. Nous l'avons vu tout au long de ces lignes, le regard porté se fait souvent « désenchanté », mettant en avant les problèmes de socialisation engendrés par une normativité sociotechnique à la fois fluide et peu lisible. Faut-il voir dans ce constat, en suivant la ligne de tension qui traverse les théories de la socialisation⁴¹, la marque d'une recherche surtout francophone qui semble plus attirée par l'intériorisation normative et culturelle que par

Claire Lobet-Maris

l'empowerment et la distanciation critique fortement pointée par les travaux anglo-saxons ?

Quoi qu'il en soit, ce qui se dessine, derrière ces fresques détaillées, est une socialisation de moins en moins œuvrée par les repères lisibles, solides et délibérables des générations. Bien au contraire, tout a l'air de se jouer dans une sorte de défragmentation et d'horizontalité de repères marqués par l'éphémère et l'opacité. Si la construction de soi impose une prise de distance salvatrice, une remise en question des modèles transmis⁴², la vie de plus en plus connectée dans l'instant paraît effacer distance et altérité. Se pose alors la question des capacités réflexives à mettre en œuvre pour exister en tant que sujet et agir en tant qu'acteur dans un monde toujours plus immédiat et de moins en moins lisible socialement. Une question qu'on semble aujourd'hui surtout poser aux seuls « jeunes » mais qui, à terme, risque de traverser toutes les générations.

Claire LOBET-MARIS
claire.lobet@fundp.ac.be
CITA, Université de Namur

NOTES

1. V. Caradec et H. Glevarec. « Présentation », *Réseaux*, n° 119, « Âge et usages des médias » (numéro spécial), 2003.

2. C. Attias-Donfut, « Jeunesse et conjugaison des temps », *Sociologie et Sociétés*, vol. 28, n° 1, 1996.

3. P. Bourdieu, « La jeunesse n'est qu'un mot » (1978), in *Question de sociologie*, Paris, Minuit, 1984.

4. Voir e.g. P. Chambat. « Usages des TIC : évolution des problématiques », *Technologies de l'information et Société*, vol. 6, n° 3, 1994 ; J. Jouët, « Retour critique sur la sociologie des usages », *Réseaux*, n° 100, 2000 ; F. Granjon, « De quelques éléments programmatiques pour une sociologie critique des usages sociaux des TIC », intervention au sein de la journée d'étude organisée par le LARES-Université de Rennes 2, sous la direction de Smaïl Hadj Ali, *Les Rapports société-technique du point de vue des sciences de l'homme et de la société*, mai 2004.

5. J. Jouët, « Retour critique sur la sociologie des usages », art. cité.

6. Les travaux cités seront essentiellement issus du monde de la recherche francophone.

7. D. Pasquier, *Cultures lycéennes. La tyrannie de la majorité*, Paris, Autrement, 2005.

8. M. Cauchet, « La redéfinition des âges de la vie », *Le Débat*, n° 132, 2004.

9. T. Bloss et I. Feroni. « Jeunesse : objet politique, objet biographique », *Enquête*, n° 6, « La socialisation de la jeunesse » (numéro spécial), 1991 ; mis en ligne le 8 février 2006 : <http://enquete.revues.org/document147.html> (consulté le 2 janvier 2010).

10. M. Mead, *Culture and Commitment : A Study of the Generation Gap*, Garden City, NY, Natural History Press, 1970.

11. M. P. Block et D. E. Schutz, « Media Generations – Media Allocation in a Consumer-Controlled Marketplace », *International Journal of Advertising*, vol. 28, n° 3, 2009.

12. P. Breton et A. Bousquet, *La Place des personnes âgées dans l'argumentaire et le discours*

- d'accompagnement des nouvelles technologies de communication, rapport de recherche MIR-CNAV, 1998.
13. M. Ève et Z. Smoreda, « La perception de l'utilité des objets techniques : jeunes retraités, réseaux sociaux et adoption des technologies de communication », *Retraite & Société*, n° 33, 2001.
 14. S. Gallez et C. Lobet-Maris, « Les jeunes sur Internet. Se construire un autre chez-soi », *Communication*, Université de Laval, Canada (à paraître).
 15. G. Valenduc, « Les risques d'exclusion dans la génération internet », *Notes d'éducation permanente*, n° 2009-15, Bruxelles.
 16. G. Le Blanc, *Vies ordinaires, vies précaires*, Paris, Seuil, 2007.
 17. A. Wald-Lasowski, « Ritournelles de la vie ordinaire ou : comment penser la précarité de la vie ? », *Cités*, 2008/1, n° 33.
 18. L. Introna, « Disclosive Ethics and Information Technology », *Ethics and Information Technology*, vol. 7, n° 2, 2005.
 19. Z. Bauman, *La Vie liquide*, trad. C. Rosson, Paris, Jacqueline Chambon, 2006.
 20. Voir e.g. O. Martin, « L'Internet des 10-20 ans. Une ressource pour une communication autonome », *Réseaux*, n° 123, 2004 ; C. Fluckiger, « La sociabilité juvénile instrumentée. L'appropriation des blogs par un groupe de collégiens », *Réseaux*, n° 138, 2006.
 21. C. Licoppe, « Sociabilité et technologies de communication. Deux modalités d'entretien des liens interpersonnels dans le contexte du déploiement des dispositifs de communication mobiles », *Réseaux*, n° 112-113, 2002.
 22. C. Metton, « Les usages de l'Internet par les collégiens. Explorer les mondes sociaux depuis le domicile », *Réseaux*, n° 123, 2004.
 23. M. Ève et Z. Smoreda, « La perception de l'utilité des objets techniques », art. cité.
 24. V. Caradec, « "Personnes âgées" et "objets technologiques" : une perspective en termes de logiques d'usage », *Revue française de sociologie*, vol. XLI-1, 2001.
 25. J. M. Galand et C. Lobet-Maris, « Seniors and ICT's : A Sense of Wisdom », *Communications et Stratégies*, vol. 53, 1^{er} trimestre 2004.
 26. O. Trédan, « Les weblogs dans la Cité : entre quête de l'entre-soi et affirmation identitaire », *Cahier de recherche M@rsouin*, n° 6, 2005.
 27. D. Cardon et C. Prieur, « Les réseaux de relations sur Internet : un objet de recherche pour l'informatique et les sciences sociales », in C. Brossaud et B. Reber (dir.), *Humanités numériques 1. Nouvelles technologies cognitives et épistémologie*, Paris, Lavoisier, 2007.
 28. D. Pasquier, *Cultures lycéennes. op. cit.*
 29. J. Dewey, *Le Public et ses problèmes*, Paris, Farrago / Éditions Léo Scheer, 2003 (dern. éd.).
 30. F. Granjon, « De quelques éléments programmatiques... », art. cité.
 31. M. Gauchet, « La redéfinition des âges de la vie », art. cité.
 32. D. Pasquier, *Cultures lycéennes. op. cit.*
 33. L. Boltanski et L. Thévenot, *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard, 1991.
 34. Z. Bauman, *S'acheter une vie*, trad. C. Rosson, Rodez, Éd. du Rouergue, 2008.
 35. *Ibid.*
 36. J. Kallinikos, « D'un soi émuetté. Remarques sur la technologie et l'individualité », *Cités*, 2009/3, n° 39.
 37. A. Rouvroy, « La "digitalisation de la vie même" : enjeux épistémologiques et politiques de la mémoire digitale », *Documentaliste – Sciences de l'information*, vol. 47, n° 1, 2010.
 38. C. Metton, « Les usages de l'Internet par les collégiens », art. cité.
 39. A. Lasen, *Le Temps des jeunes. Rythmes, durée et virtualités*, Paris, L'Harmattan, 2001.
 40. E. Durkheim, *Les Formes élémentaires de la vie religieuse. Le système totémique en Australie*, Paris, PUF, 1968 (dern. éd.).
 41. F. Dubet et D. Martuccelli, « Théories de la socialisation et définitions sociologiques de l'école », *Revue française de sociologie*, n° 37-4, 1996.
 42. N. Barua, « Introduction », in *Figures contemporaines de la transmission*, Namur, Presses universitaires de Namur, 2009.

Claire Lobet-Maris

RÉSUMÉ

La rencontre entre âge et usages n'a rien d'évident : l'un est de l'ordre collectif du déterminant social et biologique tandis que l'autre se réclame de l'ordre plus individualiste de l'autonomie de l'acteur s'appropriant la technologie. Pourtant, cette rencontre travaillée dans des études souvent inspirées par le constructivisme nous parle de notre modernité avancée. Partant de ces analyses, l'auteur ouvre la perspective vers de nouveaux territoires de recherche peu explorés.

SUMMARY

The sociological relation between age and ICT's use is not obvious : age belongs to the collective configuration of social and biological determinants, whereas the use of ICT's is analyzed according to an individualistic tradition based on the actor's autonomy and a logic of appropriation. However this interaction, extensively developed in empirical research and often inspired by social constructivism, epitomizes our advanced modernity. Based on those studies, the author opens up a perspective for the exploration of new research directions.